



HAL
open science

Les xarnegos sont aussi des femmes... Étude de l'immigration féminine en Catalogne sous le franquisme

Karim Joutet

► **To cite this version:**

Karim Joutet. Les xarnegos sont aussi des femmes... Étude de l'immigration féminine en Catalogne sous le franquisme. Catalonia, 2014, Les conférences du SEC, 14, pp.37-51. hal-03637462

HAL Id: hal-03637462

<https://hal.science/hal-03637462>

Submitted on 11 Apr 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les *xarnegos* sont aussi des femmes... **Étude de l'immigration féminine en Catalogne sous le franquisme**

Karim JOUTET

Université Paris-Sorbonne
karimjoutet@yahoo.fr

Résumé : À partir de témoignages de femmes immigrées recueillis dans deux ouvrages, nous tenterons de comprendre quelle est la spécificité de la migration interne féminine en Catalogne sous le franquisme et comment est vécue la double épreuve d'être femme et immigrée.

Mots clés : Migration, genre, civilisation contemporaine espagnole et catalane, Catalogne, franquisme, témoignages.

Le titre de cette publication, « Les *xarnegos* sont aussi des femmes... », fait référence au premier article écrit par Mirjana Morokvasic sur le thème de la migration féminine, intitulé « Birds of passage are also women... »¹. Dans cet écrit, la sociologue constate et tente d'expliquer l'invisibilité des femmes comme sujet de recherche sur la migration et ouvre la voie à une longue réflexion sur la migration féminine. Après la lecture de l'article, nous sommes amenés à nous interroger à notre tour sur l'invisibilité de la femme immigrée interne dans la recherche sur l'immigration en Catalogne. Nous entendons par immigré interne toute personne procédant d'une autre région espagnole venue s'installer en Catalogne. Le terme *xarnego*² a servi au cours du XX^e siècle à désigner l'immigré en insistant sur sa différence linguistique, puisqu'il est en général non catalanophone – à l'exception de ceux provenant du Pays Valencien. La plupart des vagues migratoires a lieu pendant le franquisme, période qui représente également un changement pour la condition de la femme. L'idéologie développée par la Section Féministe défend à l'époque l'image d'une femme avant tout épouse et mère, rattachée au monde du foyer et conservatrice des traditions. La traduction législative de ce changement est la perte de l'autonomie civile de la femme qui passe sous l'autorité patriarcale ou maritale.

La femme immigrée subit donc une double épreuve. Tout d'abord parce qu'elle est une femme, elle doit affronter une régression de sa condition de genre dans une société qui érige un système hiérarchique fondé sur la suprématie masculine. Ensuite parce qu'elle vit, en tant qu'immigrée, dans une condition sociale généralement précaire. Après avoir abandonné son lieu d'origine, elle doit reconstruire et trouver sa place dans la société catalane. C'est cette double spécificité que nous nous proposons de comprendre en faisant une lecture, à partir du prisme du genre, de l'immigration interne en Catalogne. Nous tenterons de comprendre en quoi cela est pertinent et pourquoi cette lecture n'a pas encore été faite jusqu'à présent. Plus précisément, nous nous interrogerons sur le rôle de la femme dans la migration et sur sa reconnaissance. Nous nous pencherons également sur sa fonction dans l'adaptation à la société d'accueil. Un

¹ MOROKVASIC, Mirjana. « Birds of passage are also women... ». *International Migration Review*. Vol. XVIII, n°4 (1984), p. 886-907.

² Définition de la *Real Academia Española* : « m. y f. despect. *Cat.* Inmigrante de una región española de no habla catalana ».

troisième axe de réflexion sera de comprendre quels changements engendre le passage du statut de femme à celui de femme immigrée.

Il est vrai que la femme n'a pas encore été un sujet de recherche sur les migrations. Néanmoins, sa parole a déjà été recueillie dans deux ouvrages qui constituent nos sources. L'étude de témoignages permet d'approcher une histoire individuelle et intime, de trouver les points communs qu'elle partage avec d'autres afin de nous diriger vers une histoire collective de la migration féminine propre à notre corpus. Toutefois, nous sommes conscients de la déformation, consciente ou inconsciente, des propos tenus par les personnes interrogées. De plus, les questionnaires n'ont pas été réalisés par nos soins puisque nous utilisons des recueils de témoignages déjà existants. Nous devons avoir conscience des obstacles que représente un questionnaire établi afin de servir les fins de la publication, ainsi que la sélection effectuée avant retranscription. Malgré ces différents écueils et afin de réaliser les premiers pas dans l'étude de la migration interne féminine en Catalogne, deux ouvrages ont été retenus : *Cinquanta-quatre relats d'immigració*³ et *Trajecte. La veu de les dones immigrants. Gavà, 1939-1979*⁴.

Le premier ouvrage, publié en 1986 par Jaume Botey Vallès, s'inscrit dans une époque de renouveau de l'étude migratoire amorcée dans les années 80. Après la lente transition démocratique, des thèmes en rapport avec l'identité catalane, telle l'immigration, font leur apparition dans l'historiographie. Jaume Botey explique clairement dans l'introduction les objectifs de son étude novatrice pour l'époque : « es tractava de veure com, d'una aglomeració de persones provinents de diferents indrets i amb condicions de passat diferents, va anar sorgint una nova realitat cultural »⁵. Il définit plus tard cette nouvelle réalité culturelle par trois termes : « ciutadana, obrera i catalana »⁶. Il s'agit donc de comprendre comment des immigrés provenant d'un monde rural non catalan s'intègrent à leur nouvelle vie de prolétariat dans la société catalane. Les questions du sociologue seront évidemment orientées vers l'environnement social des immigrés et leurs conditions de travail. Néanmoins, il s'agit d'un travail de recherche fiable et, qui plus est, Jaume Botey précise que l'intégralité des témoignages est retranscrite dans l'ouvrage. Il s'intéresse au passé des immigrés afin de comprendre leur réalité présente et permet aux personnes questionnées de délivrer des informations précieuses pour notre recherche.

Le second ouvrage a été réalisé conjointement par la Mairie de Gavà, la chaîne de télévision locale Gavà TV, et la *Diputació* de Barcelone. C'est donc un ouvrage réalisé par des entités politiques – toutes investies à l'époque par le Parti Socialiste Catalan – dont l'objectif est la vulgarisation de l'histoire de l'immigration pour le grand public. L'ouvrage n'est pas un travail de chercheur et respectera probablement les règles du « politiquement correct ». L'objectif annoncé dans l'introduction est de donner la parole à vingt-cinq femmes immigrées pour comprendre la réalité urbaine de la ville. Malgré les conditions de production peu fiables d'un point de vue scientifique, ce recueil de témoignages a été choisi comme source car c'est l'unique, existant aujourd'hui, qui donne exclusivement la parole à la femme immigrée.

Enfin, un dernier recueil nous a permis de mener à bien cette réflexion : *La integració sociocultural de los inmigrantes en Cataluña*⁷ de Carlota Solé. Il s'agit

³ BOTEY VALLES, Jaume. *Cinquanta-quatre relats d'immigració*. Barcelone : Edició Centre d'Estudis de l'Hospitalet, 1986, 232 p.

⁴ GABERNET, Assumpció (coord.). *Trajecte. La veu de les dones immigrants. Gavà, 1939-1979*. Gavà : Ajuntament de Gavà, 2008, 132 p.

⁵ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 9.

⁶ *Ibid.*, p. 10.

⁷ SOLE, Carlota. *La integració sociocultural de los inmigrantes en Cataluña*. Madrid : Centro de investigaciones sociológicas, 1981, 468 p.

d'une recherche sociologique datant de la même époque que l'étude menée par Jaume Botey. Le but est de comparer les habitudes entre immigrés et autochtones à partir de 1300 questionnaires effectués en 1978. Carlota Solé dédie un court mais précieux chapitre aux différences existantes entre la femme immigrée et catalane. Cet ouvrage représente une source de chiffres fiables auxquels nous nous reporterons tout au long de notre étude.

Cette étude se propose un double objectif. Tout d'abord, à partir d'une série de témoignages de femmes originaires d'autres régions d'Espagne, nous tenterons une première lecture de l'immigration interne à partir du genre. Notre recherche ne prétend pas à l'exhaustivité quant à l'histoire de l'immigration féminine. Nos conclusions concerneront notre corpus, au total vingt-cinq témoignages réalisés dans des conditions particulières. Au-delà de la réflexion historique, nous avons pour but de mener à bien une réflexion méthodologique sur l'étude de témoignages. Nous tenterons de comprendre les avantages, mais aussi les obstacles, que représente une étude historique basée sur la parole directe de celles et ceux qui ont vécu les faits.

Notre article a été réalisé en fonction des thèmes qui sont les plus fréquemment mentionnés par les femmes. Ainsi, nous commencerons par nous intéresser à leur condition de femme avant et pendant la migration. Nous passerons ensuite à la description et à l'interprétation de leurs habitudes de vie en Catalogne. Enfin, nous nous interrogerons sur leur rôle dans l'adaptation à la société catalane.

1. La condition des femmes avant et après la migration

Afin de comprendre les changements engendrés par le passage du statut de femme à celui de femme immigrée, nous nous interrogerons sur les conditions de vie des migrantes avant leur départ et pendant la migration. Pour savoir quel a été leur rôle et quelle en est la reconnaissance, nous aborderons les thèmes les plus récurrents dans les témoignages : l'école, le foyer, le travail et le départ.

1. 1. L'école

Les femmes immigrées attachent beaucoup d'importance à préciser si elles ont été, ou non, scolarisées – 85% d'entre elles le font. Elles voient probablement dans l'école, fréquentée ou non, une explication de leur condition de vie de femme. Leonor, née dans la province de Saragosse en 1933, explique :

No sé leer ni escribir porque no me han enseñado. Menos mi hermana la mayor y yo, los demás han podido ir a la escuela, pero nosotras no, porque estábamos ayudando en casa, ayudando a mis hermanos, llevándole la comida a mi padre y ayudándole para aquí y para allá⁸.

Selon Leonor, il existe une relation de cause à effet entre l'absence de scolarisation et le genre. C'est parce qu'elles sont des filles qu'elle et sa sœur ne sont pas allées pas à l'école. Les tâches domestiques sont avancées comme justification de cette discrimination. La domination masculine sépare les jeunes filles de l'école et est concrètement visible dans leur quotidien : elles sacrifient leur scolarité – et donc leur possibilité de développement personnel – pour assister des hommes, leurs frères et leur père. Le thème de l'absence de scolarité liée au genre est très présent dans les récits, comme en témoigne Dolores : « En el pueblo no pude ir a la escuela. Yo era la mayor y tenía que cuidar de la casa. »⁹. Le rapport entre le genre et l'école est explicité par la

⁸ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 51.

⁹ *Ibid.*, p. 67.

mère de M^a del Pilar Agustí Cabo, qui explique : « El meu germà va anar a l'escola i jo no. Li vaig preguntar a la mare : “i jo, perquè no hi puc anar.” I ella : “perquè tu potser no necessitaràs aprendre tant” »¹⁰.

Dans ce cas, la croyance selon laquelle les filles ne doivent pas être scolarisées est assimilée et transmise de mère en fille. La femme intègre cette croyance qui traduit une domination masculine et la perpétue. L'absence de scolarité, un obstacle pour le développement personnel des femmes immigrées, est justifiée par le genre. Une fois en Catalogne, elles ne seront pas formées et moins armées pour s'adapter au changement qu'entraîne une migration, parce qu'elles sont des femmes.

Dans notre corpus, vingt-quatre des cinquante témoignages s'expriment sur leur passage à l'école. Quatre femmes ont été scolarisées jusqu'à huit ou douze ans, douze l'ont peu été – jusqu'à six ans sur une courte durée – et huit ne sont jamais allées à l'école. Dans le cas des quatre filles scolarisées, trois d'entre elles ont reçu par la suite une machine à coudre pour pouvoir se dédier à des métiers de la couture. À la lumière de ces chiffres, on s'aperçoit que, dans notre corpus, la discrimination par le genre opère dès le plus jeune âge.

1. 2. La place de la femme dans le champ de la reproduction et de la production

Dans son article cité en introduction, Mirjana Morokvasic fait une distinction entre deux champs : la reproduction et la production. Selon elle, le monde de la reproduction renvoie à l'univers domestique, à ce qui est relatif au service direct de la famille. Quant à celui de la production, il désigne ce qui permet de soutenir économiquement le foyer. La sociologue explique que la femme immigrée a tendance à être cantonnée à l'univers reproductif, tandis que l'homme se développe dans le productif. Le régime franquiste tend à vouloir instaurer et défendre cette dichotomie, comme le montre le service social mis en place par la Section Féministe pendant la première décennie du régime. Il s'agit d'un service obligatoire, similaire au militaire instauré pour les hommes, à la différence qu'il n'a pas pour but de maintenir la défense du pays mais d'apprendre aux femmes à être de bonnes épouses et mères de famille. Il durait trois mois et était destiné aux femmes non mariées. L'idéal sociétal franquiste désire isoler la femme au foyer. Qu'en est-il dans les faits ?

Dans notre corpus, la femme immigrée avait un rôle dans la production avant la migration. Elle y est parfois contrainte par le contexte familial, lorsque le mari s'absente pendant la guerre civile ou pour le service militaire. C'est le cas d'Ángeles, née dans la province de Leon en 1929 :

Sí, que cuando se marchó [mi marido] a Alemania, mi pequeña no había cumplido los cinco meses, y yo sola me tenía que organizar: me iba al molino por la mañana, dejando a esta criatura a una vecina durante todo el día. Al levantarme, la arreglaba a ella, arreglaba a los otros que se iban al colegio, y la llevaba a ella a una señora que la tenía mientras yo me iba al molino, andando los cuatro kilómetros que había. Por la noche, otra vez lo mismo: a recogerla a ella, a esperar a los otros y a preparar la cena: ¡madre mía, qué martirio!¹¹

Ángeles effectue toutes les tâches relatives au foyer. Mais la migration de son mari l'a contrainte à sortir de son rôle quotidien pour agir dans les deux champs, le reproductif et le productif. La femme apparaît alors, dans une première lecture, comme

¹⁰ GABERNET, Assumpció. *Op. cit.*, p. 69.

¹¹ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 57.

une armée de réserve, prête à intervenir en cas de besoin, mais dont son but premier réside dans l'univers domestique.

Si on lit d'autres témoignages, on s'aperçoit que ces femmes, avant la migration, avaient pour la plupart un rôle dans le monde productif au quotidien. En effet, la plupart d'entre elles aide leur mari au champ ou va vendre les produits en ville, ce qui relève du soutien économique du foyer. La femme travaille car les conditions l'obligent. Nous citons le témoignage révélateur d'un homme sur ce sujet. Il se nomme Lucas et est né dans la province de Teruel en 1915 : « Toda mi familia trabajaba en el campo : mis hermanas, mi padre, mi madre. Cuando me casé también trabajó conmigo en el campo mi mujer y más tarde mi hija »¹². Il admet que la famille entière a un rôle dans le champ productif et cite surtout des femmes – les sœurs, la mère, la femme et la fille. Pourtant quelques lignes après, il dit : « Yo trabajaba desde la punta del sol hasta que se iba. Porque tenía que mantener a mi mujer, a mi hija y a mi madre ». Après avoir lui-même reconnu la part active des femmes dans le soutien économique du foyer, il s'érige comme l'unique acteur de la production et explique avoir à sa charge la gente féminine familiale. Ce témoignage est révélateur. Malgré le rôle incontestable de la femme dans le travail quotidien, celui-ci est perçu comme complémentaire ou inexistant. À cette impression s'ajoute un élément concret : la différence de salaire entre un homme et une femme pour le même travail effectué, thème qui revient souvent dans les témoignages, comme dans celui de M. Caballo : « A los hombres se les pagaba un salario y a las mujeres otro »¹³.

1. 3. Le moment du départ est arrivé

Le thème du départ apparaît dans trente-cinq de nos cinquante témoignages. C'est une étape importante pour les femmes du corpus – qui, rappelons-le, est réduit et non forcément représentatif de la population immigrée féminine en Catalogne. Parmi ce groupe, quinze femmes migrent seules ou en groupe féminin réduit – avec des amies, des cousines ou des sœurs – ; onze partent avec leur mari ou pour le rejoindre ; et neuf migrent lorsqu'elles sont fillettes avec leurs parents. Si on exclut le dernier groupe, il semble y avoir, dans notre corpus, deux profils de femmes immigrées.

Intéressons-nous tout d'abord aux femmes qui migrent accompagnées de leur mari ou dans le but de le rejoindre. Cette démarche s'inscrit dans un contexte de suprématie masculine légalisée que l'on retrouve dans les paroles de ces femmes. C'est le cas, par exemple, d'Isabel Martínez López. Son mari a déjà migré en Catalogne et lui propose de le rejoindre. Elle nous explique comment elle s'est confiée à sa mère :

Le dije: «Mamica, que me tengo que ir a Barcelona, con mi José». Ella, armándose de valor y coraje, me dijo: «Hija mía, tu deber es estar allí donde esté tu esposo, así que coge a tus hijos y ve a su encuentro»¹⁴.

Le mot utilisé par la mère, « deber », montre qu'elle pense la subordination de l'épouse comme une obligation, comme un élément intrinsèque à sa condition. Comme c'était le cas antérieurement avec M^a del Pilar Agustí Cabo, la transmission de la subordination se fait de mère en fille, par voix féminine.

Le cas de Rosario Lozano Lusilla est assez similaire. Son fiancé est parti vivre en Catalogne pendant quatre ans : « Habíamos estado cuatro años festejando por carta y

¹² *Ibid.*, p. 84.

¹³ *Ibid.*, p. 57.

¹⁴ GABERNET, Assumpció. *Op. cit.*, p. 49.

toda su ilusión era traerme aquí »¹⁵. La femme ne pense pas avoir un rôle dans la décision du départ. Bien au contraire, elle est passive et subit les décisions de migration. Le verbe « traer » montre bien le rôle inexistant de la femme dans ce phénomène. Elle continue ainsi : « Pero mi padre me dijo que hasta que no me casara no me dejaba venir, y aquello era sagrado »¹⁶. La citation montre bien que la femme, avant que son futur époux ne vienne la ‘chercher’, reste sous l’autorité du père. Elle est donc, dans ce cas, totalement privée de capacité d’initiative et dépend entièrement du masculin. En effet, elle passe de l’autorité patriarcale à l’autorité maritale et ne peut pas acquérir un rôle de décision dans la migration.

Quant au deuxième groupe, il montre un profil de femme migrante radicalement opposé. C’est le cas de Leonor, citée antérieurement :

Nosotros éramos ocho hermanos y a ninguno nos hacía falta salir pero a mí no me gustaba trabajar en el campo, y una vez vino una tía, que vivía en Barcelona, le dije que me quería ir con ella. Me vine con ella a Barcelona¹⁷.

Alors âgée de quinze ans en 1948, Leonor décide seule de partir et fait preuve de capacité d’initiative individuelle. La migration peut être une histoire de femme, indépendamment du masculin. C’est le cas de quinze témoignages, celui-ci n’est pas une exception. La citation de Leonor met également en valeur la capacité d’organisation réduite du féminin pour migrer. Sur les quinze migrantes sans rapport au masculin, cinq décident de partir seules et dix font appel à un réseau d’aide allant d’une à trois femmes.

Une deuxième femme, Ana M^a Mena Torres, s’exprime sur la migration de sa mère. Son aspect atypique montre à quel point la femme peut s’affranchir de la suprématie du masculin et faire preuve d’initiative :

Mi madre tenía una amiga en Barcelona que le escribía y le decía que aquí podía ganarse mejor la vida. Mi padre no estaba muy convencido, pero ella, que era tremenda, decidió venirse a probar y nosotros nos quedamos con mi padre. Llegó a Barcelona, sola, con cuarenta años¹⁸.

La mère d’Ana semble être un contre-modèle de l’image de la femme idéale que veut développer le régime franquiste. Cette femme n’a pas seulement un rôle dans la décision du départ, elle s’affranchit de son mari pour former avec son amie un groupe féminin autonome. Qui plus est, elle lui confie les tâches reproductives en lui laissant maison et enfants afin d’intégrer uniquement le monde productif.

Cette anecdote, aussi atypique qu’elle puisse paraître, montre qu’il existe bien deux profils de femmes migrantes dans notre corpus. Certaines semblent être dépourvues de capacité d’initiative dans l’organisation de la migration, et doivent suivre les décisions provenant du masculin. À l’inverse, d’autres témoignages montrent bien que la migrante peut s’affranchir de l’idéologie dominante dans une société franquiste patriarcale et décider, seule ou accompagnée d’autres femmes, de quitter sa région natale.

Ces témoignages nous permettent d’élaborer, pour les cas étudiés ici, un profil de la femme avant la migration. Beaucoup d’entre elles partagent des points communs, en ce qui concerne leur scolarité par exemple. La plupart ne sont pas ou peu allées à l’école – cela concerne 83% des immigrées qui s’expriment sur ce sujet. Par opposition, les

¹⁵ *Ibid.*, p. 100.

¹⁶ *Ibid.*

¹⁷ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 41.

¹⁸ GABERNET, Assumpció. *Op. cit.*, p. 88.

hommes semblent plus avantagés sur ce thème, toujours selon notre corpus – il serait intéressant de réaliser une étude plus approfondie. Les femmes sont donc conditionnées par leur genre et moins préparées à évoluer après leur arrivée en Catalogne. Toutefois, les témoignages montrent qu'elles ont par la suite, dans leur région d'origine, un rôle évident dans le champ productif, même si celui-ci n'est pas reconnu. Enfin, deux profils émergent au moment de la migration. Certaines suivent un référent masculin. D'autres, au contraire, s'en affranchissent et partent seules ou avec un groupe réduit féminin. Nous connaissons désormais les profils des femmes de notre corpus avant et pendant la migration. Quel changement représente la migration pour elles ?

2. La vie d'une immigrée en Catalogne : quels changements ?

2. 1. Le rôle des femmes immigrées dans le monde productif à leur arrivée

Lorsque les femmes s'expriment sur leur arrivée en Catalogne, le travail devient le thème majeur. En effet, seulement deux d'entre elles – à l'exception de celles qui ont migré petites avec leurs parents – ne travaillent pas à leur arrivée. Parmi les vingt-quatre qui ont travaillé, la majorité – vingt-neuf – s'est insérée dans le service domestique, quatre ont travaillé dans la couture – celles qui avaient reçu une formation spécifique dans leur région d'origine – et une est devenue infirmière. En somme, on s'aperçoit que la plupart conserve son rôle dans le monde productif, et qu'elles s'orientent vers le service domestique. Nous remarquons qu'aucune femme de notre corpus ne travaille dans une usine à son arrivée en Catalogne.

Ces chiffres qui mettent en valeur le service domestique sont le reflet d'une double discrimination dont elles sont victimes, parce qu'elles sont femmes et immigrées. Tout d'abord, comme nous l'avons vu dans la première partie, elles ont un niveau d'instruction plus bas que celui des hommes puisqu'elles ont été moins scolarisées. Elles subissent donc une discrimination de par leur genre. Ensuite, elles sont moins favorisées dans le monde du travail par rapport aux femmes catalanes. Nous nous référons à *La integración sociocultural de los inmigrantes en Cataluña*, où Carloté Solé compare les habitudes des immigrées et des Catalanes dans les années 70. Dans son étude¹⁹, elle explique que les femmes immigrées se dirigent davantage vers des métiers du service domestique et de la couture, tandis que les femmes nées en Catalogne privilégient des métiers en relation avec le textile, l'industrie et l'enseignement. Les immigrées se dirigent naturellement vers les métiers dans lesquels elles pourront reproduire des tâches qu'elles connaissent déjà et subissent ainsi une discrimination sociale par leur statut d'immigrée.

Intéressons-nous aux témoignages qui s'expriment sur cette expérience pour comprendre le ressenti de ces femmes. Voici les paroles de Gracia, née en 1933 à Zamora et arrivée à 39 ans en Catalogne :

Estuve dos años sirviendo, y te trataban como a un trapo, como a una muchacha de la casa sin nada de respeto. Cuando estaba allí: «señorita para aquí, señorita para allá...» ¡Y con un desprecio! Te ponían unos delantales blancos y unos vestidos tan raros, que eras como si nada²⁰.

Le témoignage de Pastora, née à Séville en 1947 et arrivée en Catalogne à l'âge de quinze ans, fait part d'une impression semblable :

¹⁹ SOLE, Carlota. *Op. cit.*, p. 160-162, tableaux 12, 13 et 14.

²⁰ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 108.

La mujer era buenísima, muy buena, era estupenda, pero ella era la señora y yo la criada; o sea, era como una escoba. Un día me dijo: «hoy vamos a comer al campo». Y yo contesté «Sí». Pero me dijo: «No, no, pero usted no viene». A una persona de 15 o 16 años que yo tenía aquello le tiene que sentar muy mal, y a mí me sentó muy mal. Así que le dije: «Sí, ya sé, ya sé, señora, que yo aquí en esta casa soy igualito que una nevera o una lavadora. Que vaya, soy una máquina de fregar o trabajar, pero no una persona»²¹.

Ces deux exemples sont récurrents dans les témoignages, dans l'ouvrage de Jaume Botey comme dans celui réalisé par la Mairie de Gavà qui se veut politiquement correct. La déshumanisation vécue par les femmes, exprimée par la comparaison à un torchon faite par Gracia ou à un balai par Pastora, témoigne d'un sentiment d'humiliation et de frustration sur leur lieu de travail. Ce sentiment n'était pas présent dans la région d'origine des personnes interrogées. Il apparaît après la migration, vécue de fait comme un déclassement. Le métier lié au service domestique, que la plupart des femmes exerce pour la première fois à leur arrivée en Catalogne, est une manière de réaliser à nouveau les tâches du foyer, celles du monde de la reproduction, pour soutenir économiquement le foyer. Cette fois-ci, elles n'effectuent pas ces tâches pour leur famille, mais pour une autre femme. L'immigrée est amenée à reproduire ses rôles de femme et de mère, au service d'une autre, ce qui explique le sentiment de frustration. Elles sont donc à nouveau confrontées à une double discrimination de genre et sociale. Par leur genre, elles sont contraintes à se diriger vers un travail féminisé ; et par leur condition sociale – elles proviennent d'un milieu rural et n'ont pas été scolarisées – elles doivent accepter un travail précaire qui crée chez elles une frustration.

2. 2. La femme immigrée et le champ reproductif en Catalogne

La Catalogne n'échappe pas au modèle de société patriarcale érigé par le franquisme. Selon lui, le rôle premier de la femme est reproductif, ce qui l'empêche souvent de développer ses compétences dans le champ productif. Nous nous demanderons dans cette partie si la migration est cause de changement dans ce domaine. Antonia s'exprime sur le sujet :

Después de casada, ya no he trabajado. Debía haberlo hecho, desde luego, porque entonces teníamos la hipoteca del piso y de los muebles. Pero los hombres se empeñaban antes en que las mujeres no trabajaran. Decía mi marido que si yo trabajaba, no nos casábamos. «No, no, si trabajas, no nos casamos». Y yo, «bueno, pues como tú quieras»²².

Antonia est née en 1935 dans la province de Murcie et est arrivée en Catalogne à l'âge de douze ans. Elle a commencé à travailler dans le service domestique et s'est ensuite mariée avec un immigré. Son témoignage montre concrètement la domination masculine qui règne à l'époque et les répercussions pour les femmes, ici l'abandon de l'emploi. L'arrêt définitif de leur activité productive à l'occasion du mariage est récurrent dans les témoignages, et quant à celles qui continuent de travailler, elles y mettent fin à la naissance de leur premier enfant. Dans notre corpus, aucune femme mariée avec des enfants ne travaille. Seulement quelques-unes reprennent un rôle dans le monde productif lorsque les enfants ont quitté le domicile conjugal. L'étude sociologique de Carlota Solé montre que les femmes immigrées sont davantage concernées par ce phénomène. En effet, elle affirme que la moitié des femmes

²¹ *Ibid.*, p. 115.

²² *Ibid.*, p. 117.

immigrées laisse le travail lorsqu'elles se marient, contre un tiers des femmes catalanes²³. Cette différence s'explique en partie par la nature différente des tâches productives réalisées par ces deux groupes de femmes. Le caractère ingrat, le sentiment d'humiliation et l'impossibilité d'évoluer dans le service domestique permettent de comprendre en partie ce choix. De plus, le service domestique, pendant lequel la femme est au service d'une famille, parfois jour et nuit, est incompatible avec la vie de famille des immigrées. Elles se retrouvent à nouveau face à une nouvelle discrimination. En tant que femmes, elles sont contraintes d'abandonner le travail pour se consacrer au monde reproductif – et comme nous venons de le voir, elles laissent davantage leur travail que les femmes catalanes.

L'abandon du travail dans une région dans laquelle elles ont un mode de vie différent de celui de leur région d'origine n'est pas sans conséquence, comme nous l'explique Carmen :

Me aburría mucho en casa, no había nada que hacer. Así que sin que él lo supiera me fui para Sants para ver si había faena, a ver si les había dado por poner un taller o algo. Porque una mujer todo el día sola en casa se vuelve neurasténica. Pero como en Sants no encontré nada, me puse a coser algo en casa²⁴.

Outre la domination masculine qui contraint à la recherche du travail en cachette du mari, le sentiment de frustration n'est pas le fruit d'une domination sociale mais le résultat de l'abandon du travail et d'une vie qui se déroule entièrement au sein du foyer. Ces femmes ont migré et sont privées du monde rural dans lequel elles ont grandi. On comprend plus facilement ces propos lorsque l'on a conscience du type de quartiers érigés sous le franquisme, une succession d'immeubles hauts sans commerces et écoles dans un premier temps. Le sentiment de frustration est donc lié à l'enfermement dans un environnement dans lequel il est difficile de s'épanouir, mais il a également un lien direct avec la perte d'activité productive. Comme le rappelle Laurence Roulleau Berger dans *Migrer au féminin*²⁵, la perte du travail pour la femme immigrée représente une perte matérielle – la perte du revenu – mais aussi une perte à dimension sociale. Ces femmes sont privées d'activité productive – qu'elles avaient avant la migration – et se retrouvent dans des quartiers d'immigrés peu équipés en services et loin de la culture catalane.

Avant la migration, la femme avait en priorité un rôle au sein du foyer. Selon nos témoignages, elle était avant tout une mère et une épouse en charge du foyer. Cependant, elle avait tout de même un rôle dans le champ productif, non reconnu certes, mais existant. Après la migration, le foyer reste sa priorité mais il devient aussi un obstacle à son développement dans le champ productif. Elle quitte progressivement totalement le monde du travail, parce qu'elle est une femme et une immigrée. Cette double discrimination, à la fois sociale et de genre, signifie pour elle un repli sur le foyer et une frustration causée par la solitude dans des quartiers en marge de la société catalane.

D'un point de vue méthodologique, nous nous apercevons, à ce stade de notre travail, de la difficulté de travailler à partir de témoignages. Ils nous permettent de passer d'une histoire individuelle à une histoire plus collective, qui comprend l'intégralité de notre corpus. Cependant, nous sommes tentés d'effacer les différences et d'oublier les

²³ SOLE, Carlota. *Op. cit.*, p. 160.

²⁴ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 122.

²⁵ ROULLEAU-BERGER, Laurence. *Migrer au féminin*. Paris : Presses Universitaires de France, 2010.

exceptions qui font également partie de nos sources. Le cas de ces femmes qui connaissent un malaise suite à la perte de leur travail et au repli sur leur foyer n'est pas général, mais il est majoritaire.

3. Le rôle de la femme immigrée dans l'adaptation à la société d'accueil

Notre lecture des témoignages a prouvé, pour les questions soulevées jusqu'à présent, qu'il est possible d'avoir une lecture de l'immigration interne en Catalogne à partir du prisme du genre. Il y a bien une différenciation du rôle des immigrés dans la migration en fonction de leur sexe. Nous pouvons également nous demander si la femme immigrée a un rôle spécifique dans l'adaptation des immigrés en Catalogne.

3. 1. Le rapport au quartier

Lorsque l'immigré arrive en Catalogne, il a en général deux objectifs principaux : trouver un travail et un logement. La région manque de main d'œuvre lors d'événements comme la construction du métro ou l'agrandissement de Barcelone avec la construction du quartier de l'*Eixample*. En revanche, la question du logement est plus problématique. Les bidonvilles – *suburbis* – se multiplient aux alentours de Barcelone. L'État réagit dans les années 60 en menant une politique urbaine dont le but est de créer des quartiers entiers afin de reloger les nouveaux arrivés. Dans l'ouvrage de Jaume Botey, nous trouvons la photographie ci-dessous du quartier de Can Serra, bâti dans les années 60 et où ont vécu vingt-trois femmes de notre corpus²⁶.



Perspectiva de Can Serra des del c. dels Alps. (Foto: J. Company)

Ces quartiers sont en général privés de service, loin du centre des grandes villes et démunis de transports. Ce document est une illustration, et à la fois une explication, du sentiment d'ennui et d'isolement dont font part certains témoignages.

Afin de comprendre le rapport qu'entretient la femme immigrée avec son quartier, nous étudierons une anecdote trouvée dans l'ouvrage de Jaume Botey sur un problème de voisinage. Amparo – originaire de Cuenca, arrivée à Barcelone à l'âge de dix-neuf ans en 1963 – et Encarna – originaire de Grenade, arrivée à l'âge de trente ans en 1968 – sont les deux immigrées qui s'expriment davantage sur cette affaire. Il s'agit d'un mur qui a été construit par les autorités pour éviter un glissement de terrain et l'écroulement d'un immeuble sur un autre situé à un niveau inférieur. Or, selon les voisins – ou plus

²⁶ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 30.

précisément les voisines, comme nous le verrons –, le mur n'est pas assez résistant et ils – elles – ont l'intention de réagir. Voici une photographie de l'endroit en question ²⁷:



El «muro de la vergüenza». Estat en què quedava i estat actual després de l'acció dels veïns.

Les deux femmes immigrées s'expriment ainsi sur le sujet²⁸:

Amparo: Porque sólo había un trozo de baranda y se podían caer los niños. Yo cogí el día que iban a venir los *paletas* y bajé a la calle. Llamé a Gabriela y a la señora Isabel; estábamos las tres y después bajó Encarna. Bien, pues llegaron los paletas y nosotras les dijimos: «No pueden poner la baranda». Ellos preguntaron por qué.

- Ustedes lo saben mejor que nosotras. Si la ponen, llamamos a todos los timbres y bajan ahora mismo todas las mujeres del bloque.

- Ah, no. Yo, si bajan las vecinas, me largo, dijo uno.

Yo sabía que si terminaban de poner la baranda, no se podía hacer nada. A uno de los que vendían los pisos se le había escapado que con la baranda puesta nada se podía hacer contra las constructoras. Lo dije en la droguería. Nosotras veíamos que el muro no tenía bastantes cimientos y que la baranda quedaba por debajo de la tierra y eso no podía ser. Aquella tierra por narices tenía que quitarse. La pondrían cuando el muro estuviera bien.

Me dice el aparejador: ¿Cómo que ustedes van a saber más que nosotros?

- Nosotras no sabemos nada, pero yo sí sé que ese bloque de abajo no tiene suficientes cimientos y cuando la tierra tenga un poco de movimiento, nos vamos abajo.

Al fin, vino el arquitecto. No tuvo otro remedio y nosotras le esperábamos y le dijimos todas: «Señor, la baranda no se puede poner».

- La baranda se pone.

- La baranda no se pone.

- La baranda se pone por mis cojones. Por mis cojones la baranda se pone. Entonces un guardia de aquí bajó al Ayuntamiento, porque vio la cosa muy jodida. Vino un funcionario del Ayuntamiento, lo estuvo mirando y todas nosotras detrás de él.

Encarna: Al principio estábamos cuatro o cinco, después bajaron unas veinte, bueno, todas o casi todas. Nos sentíamos bien unidas y la verdad no teníamos miedo.

²⁷ *Ibid.*, p. 114.

²⁸ *Ibid.*, p. 168-169.

Selon la première phrase prononcée par Amparo, l'une des motivations premières qui poussent cette femme et ses voisines à s'impliquer dans la défense du quartier est la sécurité des enfants. L'importance de l'éducation est un thème récurrent dans les témoignages des femmes immigrées, alors qu'il est plus rare dans ceux des hommes lus dans l'ouvrage de Jaume Botey. Carlota Solé s'est intéressée à ce sujet. Dans son questionnaire, elle s'interroge sur la motivation de la migration par rapport au devenir des enfants. 94% des femmes immigrées intègrent dans leurs raisons de migration la possibilité de promotion pour leurs enfants face à 74% des hommes²⁹. D'autres études plus approfondies seraient nécessaires pour comprendre l'importance de l'éducation des enfants chez les migrants en fonction de leur genre. Nous ne pouvons pas donner de conclusions hâtives mais nous affirmons simplement qu'elle est une des motivations qui poussent les femmes immigrées de notre corpus à agir.

Dans les propos d'Amparo, elles apparaissent clairement définies comme un groupe féminin à travers le pronom personnel « nosotras » répété quatre fois. L'image du groupe de femmes présent derrière le fonctionnaire ou la possibilité d'appeler toutes les femmes de l'édifice montre physiquement leur rôle dans la défense du quartier. Elles ne sont pas simplement spectatrices mais s'impliquent et peuvent agir par le nombre. Qui plus est, la phrase prononcée par Encarna, « nos sentíamos bien unidas » montre qu'elles ont conscience de leur force. Dans un autre témoignage, une immigrée rapporte les propos d'un ouvrier qui les désigne avec ces mots : « estas mujeres andaluzas »³⁰. Il s'agit bien d'un groupe clairement identifié comme féminin et immigré. D'après notre deuxième partie, nous pouvons nous demander pourquoi des femmes isolées, vivant dans un contexte de domination masculine, réagissent ainsi. L'éducation des enfants comme motivation vient d'être soulignée. Il est possible d'ajouter leur condition de femme au foyer. En effet, il faut agir en journée face les ouvriers, elles sont les seules sur place à pouvoir le faire et elles sont en attente d'action – nous évoquions l'ennui et le sentiment de solitude de certaines précédemment. De plus, elles sont les plus exposées aux problèmes du quartier, au manque de commerces, de transports, et sont les plus à même de réagir.

Lors de la migration, la femme de notre corpus était capable de migrer seule ou à l'aide d'un groupe féminin réduit. On s'aperçoit que la migration a développé cette conscience de groupe féminin. Elle est désormais capable de s'unir à un plus grand nombre et reste, malgré sa situation de femme au foyer, active comme elle l'était lors de la décision du départ. Cet investissement dans la défense du sol fait également de la femme un moteur de l'intégration. L'identification à la société d'accueil passe en partie par l'identification au sol même, par l'attachement à la terre sur laquelle l'immigré va vivre. Certaines femmes de notre corpus, par leur action, y contribuent de manière active.

3. 2. L'attachement de la femme immigrée à la Catalogne

Le thème de l'attachement que ressent la femme immigrée pour sa nouvelle société d'accueil est récurrent dans notre corpus. Il est présent dans deux témoignages sur trois. Au contraire, le sentiment de rejet est complètement absent. Voici quelques exemples d'affection pour la Catalogne :

²⁹ SOLE, Carlota. *Op. cit.*, p. 179.

³⁰ BOTEY VALLES, Jaume. *Op. cit.*, p. 169.

Milagros: No he tornat mai al poble, però en tinc bons records. Allà no hi tinc ningú de la família. Aquí no m'he enyorat, el meu poble és aquest. No hi he nascut però em considero d'aquí³¹.

Magdalena: Estoy muy contenta de haber venido y mi madre también lo estaba y decía: «bendita Cataluña que nos ha dado de comer»³².

Isabel: No me gusta ningún pueblo como el de Gavà. Además aquí tengo mis hijos trabajando³³.

Dolores: Yo he formado mi vida aquí, mis hijos, mi casa. No volví al pueblo hasta que me casé. Bueno, antes no se viajaba tanto. Cuando voy allí me siento bien por la familia, pero una vez salgo de allí y llego a la altura de Tarragona, digo «Oh, ya estoy en casa»³⁴.

Les témoignages d'attachement à la Catalogne sont en général justifiés par la situation sociale ou familiale. La réflexion de la mère de Magdalena rappelle que le but premier de cette migration est souvent économique. La gratitude a pour cause le changement de condition de vie. D'autres explications sont avancées et relèvent davantage de caractère sentimental. Le fait d'avoir des enfants ou petits-enfants nés en Catalogne, ou d'être restée soi-même plusieurs décennies en Catalogne, est une explication avancée par les femmes. En effet, elles n'ont pas seulement participé au développement de leur quartier comme le montrent Amparo et Encarna, elles ont aussi développé leur vie ici, s'y sont parfois mariées et y ont également enterrés des proches, comme le mentionnent certaines. Le changement économique, ainsi que le développement personnel, sont deux raisons qui expliquent la reconnaissance des femmes immigrées envers la Catalogne. Carlota Solé affirme qu'elle est davantage prononcée chez les femmes que chez les hommes immigrés. En effet, 86% d'entre elles sont gênées quand on critique la Catalogne face à 77% des hommes, 66% des femmes immigrées ne veulent pas revenir vivre dans leur région d'origine contre 51% des immigrés, et enfin 69% d'entre elles préfère vivre en Catalogne contre 58% d'entre eux³⁵. Une lecture à partir du genre de l'identification des immigrés à la Catalogne semble justifiée. L'investissement dans la vie locale et la préoccupation de l'éducation des enfants sont des premières explications qu'il serait intéressant d'approfondir et de compléter.

3. 3. La question de la langue

Il est difficile de traiter ce thème ici car peu de femmes donnent leur avis sur ce sujet. Sur l'ensemble des témoignages, seulement trois ont été réalisés en catalan. Parmi celles qui se sont exprimées en espagnol, quatre affirment parler catalan. Ces sept femmes sont arrivées sur le sol catalan lors des premières migrations, entre les années vingt et quarante. Elles ont donc quitté leur région d'origine avant les migrations massives et ont vécu parmi les Catalans. Comme elles le précisent, elles ont appris la langue avec les enfants dans la rue. Adela Marín González explique : « Cuando llegué aquí pronto aprendí el catalán. En aquel entonces todo era en catalán. Yo me adapté muy bien y enseguida lo aprendí »³⁶. Cette situation n'est possible que pour la première vague d'immigrées arrivées avant la dictature franquiste. Les autres femmes, qui ne parlent pas le catalan, expliquent qu'elles n'en ont jamais ressenti la nécessité et que les Catalans se sont toujours adressés à elles en espagnol. Ces témoignages ne concernent que la

³¹ GABERNET, Assumpció. *Op. cit.*, p. 41.

³² *Ibid.*, p. 67.

³³ *Ibid.*, p. 79.

³⁴ *Ibid.*, p. 107.

³⁵ SOLE, Carlota. *Op. cit.*, p. 186.

³⁶ GABERNET, Assumpció. *Op. cit.*, p. 98.

période franquiste. Le non apprentissage de la langue ne peut pas être compris comme un refus de s'intégrer de la part de ces femmes qui montrent pour la plupart un attachement à la Catalogne, ou du moins qui ne manifestent aucun rejet. Il est important de prendre en compte le contexte historique. Elles sont arrivées dans une Catalogne réprimée culturellement, où la langue catalane était interdite. De plus, elles se retrouvent souvent dans des quartiers d'immigrés, tels Can Serra et Gavà, loin des autochtones. Leur condition de femme, qui les tend à se replier sur le monde du foyer, les empêche d'avoir un contact avec les autochtones et leur langue, ce qui n'est pas le cas des hommes qui ont accès à eux par le monde du travail. Une réflexion de genre sur le rapport entre la langue catalane et la femme immigrée est amorcée par notre étude. Malheureusement, notre corpus ne nous permet pas d'approfondir davantage notre réflexion, le thème de la langue y étant peu abordé. Cela peut s'expliquer par l'importance à leurs yeux de parler de faits concrets, comme la vie du foyer ou la défense du quartier.

Conclusion

Notre étude a commencé à partir du constat selon lequel aucune lecture de l'immigration interne en Catalogne n'a été faite à partir du prisme du genre. Pour effectuer nos recherches, nous avons adopté comme démarche l'étude de témoignages de femmes. L'objectif était de savoir si cette lecture était pertinente et de comprendre ce qu'elle pouvait apporter de nouveau. Nous nous sommes interrogés, au fil de notre réflexion, sur la question du rôle de la femme avant, pendant et après la migration, et sur la reconnaissance dudit rôle. Nous nous demandions également quelles conséquences a pour elle le changement de statut de femme à celui de femme immigrée. Deux profils apparaissent dans les témoignages au moment la migration – à l'exception de celles qui ont migré fillettes. Certaines migrent de manière passive, en suivant leur conjoint ou leur futur conjoint, et ne sont pas à l'initiative du départ. La suprématie du masculin est claire dans ce cas, certaines étant retenues par leur père jusqu'à ce que le futur époux vienne les chercher. Au contraire, d'autres n'hésitent pas à partir seules ou accompagnées d'un groupe féminin réduit. La migration devient donc une histoire de femmes qui s'affranchissent du masculin dans une société pourtant patriarcale. Une fois arrivés en Catalogne, ces deux groupes semblent se réunir dans une perte commune d'activité dans le champ de la production. Elles partagent en général une même expérience du service domestique, source pour elles de frustration et d'humiliation. Qui plus est, alors qu'elles avaient participé au maintien économique du foyer dans leur région d'origine, elles se replient petit à petit sur le foyer. Elles se retrouvent, pour la plupart, sans activité professionnelle dans le quartier de Can Serra ou de Gavà, un quartier récent avec peu de services. Notre étude a montré le rôle incontestable des femmes immigrées du corpus dans l'adaptation à la société d'accueil par, notamment, la défense du quartier. C'est bien leur condition de femme repliée sur le foyer et d'immigrée isolée dans un quartier récent qui leur permet d'acquérir ce rôle actif dans l'adaptation à la société catalane, grâce notamment à leur attachement à un sol pour lequel elles se sont elles-mêmes battues.

Notre réflexion avait pour second objectif de réfléchir sur l'étude des témoignages. Les précautions prises pour ne pas généraliser à outrance prouvent la difficulté de la tâche. Dans notre cas, toutes les femmes immigrées n'ont pas ressenti de frustration au travail ou toutes ne se sont pas investies dans la défense du quartier. Nous espérons, tout en ayant évité l'écueil de la généralisation, avoir prouvé la nécessité d'une réflexion plus approfondie sur l'immigration interne à partir de la question du genre. La femme immigrée a bien un rôle spécifique avant, pendant et après la migration. Des recherches

Les xarnegos sont aussi des femmes... Étude de l'immigration féminine en Catalogne

plus approfondies seront nécessaires pour sortir ces femmes de l'invisibilité dans laquelle elles se trouvent dans l'historiographie des migrations.

Centre d'études catalanes de l'université Paris-Sorbonne

10 03 2014